

Réflexions sur l'art visuel au moment de la crise environnementale

Conférence donnée à l'American Center for the Arts - dorothy's gallery, avril 2012



La Cascade de Skogafoss, Islande, peinture à l'huile, 2012, 115 x 94 cm

Cette intervention « Réflexions sur l'art visuel au moment de la crise environnementale » n'est peut-être pas ce que vous attendez. Je ne déploierai pas un panorama d'artistes visuels concernés par le thème de l'écologie. Il y a beaucoup de différentes façons de traiter ce thème depuis les années soixante et soixante-dix quand l'art environnemental est né. Mais ce thème est un sujet de l'histoire de l'art, et il est trop vaste pour une soirée. Je me limiterai à mon propre parcours, une histoire en soi, qui doit aussi refléter la démarche interne de nombreux artistes.

Je ne sais pas trop où je vais, car l'art est par excellence le métier de l'inconscient, et si aujourd'hui je peux parler de mon parcours, d'une certaine logique qui lie tous les éléments, c'est que, maintenant, des années se sont écoulées et certaines choses se répètent. Je me suis détachée du monde que j'ai construit : j'ai l'impression salutaire de l'avoir désapproprié.

L'histoire a débuté quand mes enfants étaient petits. Il y avait une nette relation entre la fragilité d'un bébé dans les bras, et les animaux, surtout leurs petits, que je voyais notamment en photo dans les bibliothèques pour enfants. Dans mes gravures d'animaux, je cherchais d'emblée à discerner ce qui m'attirait vers eux. Lesquelles de leurs expressions sollicitent mon attention? C'était déjà le début d'un parcours à la fois artistique et écologique.

Car c'est ce regard interpellant l'être humain à les protéger, que l'art, vecteur de transformation, peut mettre en valeur. Cela demande une formation de la part de l'artiste, mais plus encore, un contact étroit avec son inconscient, avec le côté rêveur en nous. Un enfant capte ce regard plus vite parfois qu'un artiste animalier professionnel. Et je ne réussis pas toujours.

Depuis ce moment-là, je poursuis cette entreprise. Je suis inspirée aussi par le reste du royaume du vivant, les plantes, leurs ombres et la lumière de la nature. J'ai appris que ce n'est pas nécessairement par le réalisme qu'on obtient la lumière. La lumière de l'art est autre que la lumière de la nature, et chaque artiste a son propre chemin pour l'évoquer. La lumière a une fonction : elle peut donner de la beauté à l'œuvre, et elle peut donner un sentiment d'espoir, comme une indication vers un chemin à prendre, ce dont on a toujours besoin, surtout dans les moments de crise.

Je suis également attachée au monde des idées, aux concepts, ce que préconise l'art contemporain. On voit chez les artistes d'aujourd'hui le besoin d'intégrer la nature dans l'œuvre, de l'approprier, comme dans le cas du landart, ou dans les cabinets de curiosités, ou l'utilisation des photos. Cela correspond à un besoin de fraîcheur de moins en moins à la portée d'un monde de plus en plus bétonné. Il existe maintenant aussi des carnets de croquis avec des pages de petites pochettes pour recueillir les éléments naturels. Dans mes installations, exposées dans cette galerie, je mets en jeu cet aperçu contemporain, où la nature remplace l'art.

Néanmoins, cette voie d'intégrer la nature dans l'œuvre ne satisfait pas chez l'artiste le désir de figurer la nature sauvage, au moment même de sa raréfaction. Je prends comme exemple le pissenlit que j'ai peint là-bas. Le pissenlit n'est peut-être pas rare comme un tigre de Sumatra, mais il est sauvage. Peindre la plante fragile, la copier apporte un plaisir irremplaçable. Et

si l'on peut en plus permettre la présence de la lumière, la couleur, la sensualité, tous ces éléments qui ont étoffé l'histoire de l'art depuis les peintures des cavernes, on est au sommet de notre expérience. Certains artistes contemporains ont professé de délaisser ces éléments au profit d'une idéologie. Cette idéologie est une remise en question. Et elle est justifiée. Mais maintenant nous pouvons aussi la dépasser, avancer et retrouver la nature comme guide essentiel dans nos recherches artistiques.

Je pense qu'il peut y avoir une fusion de forces, que l'on peut incorporer la rigueur des techniques traditionnelles et les langages nouveaux de l'art contemporain. Il ne s'agit pas tant d'un retour vers la nature, ni d'un retour vers la figuration, que d'un recours. Il y a dans l'histoire de l'art des artistes, comme da Vinci, Constable, Corot, Gibran, Tagore ou des musiciens, des danseurs, telle Isadora Duncan, qui ont dit : « attention, n'oublions pas la nature, elle est la source de l'art ».

Je complète cette œuvre picturale par l'écriture. L'écriture a été utile pour apporter une unité à la pensée. C'était une façon d'aller toujours plus loin, dans un engagement vis-à-vis du monde. Mon premier essai, le Mouvement des Feuilles, que j'ai commencé à écrire il y a 15 ans et terminé 6 ans plus tard, est un récit de mon enseignement et comment l'étude et le respect de la nature fondent cet enseignement. Les cours avec les enfants et les adultes servent de tremplin pour exprimer des idées, les différentes dichotomies qui surgissent de la fameuse paire, art et nature. Il s'agit surtout de mettre en pratique ce respect du modèle naturel, lui apporter du soin et un effort physique et mental en apprenant à les dessiner, tel un jardinier.

Dans cette école, nous dessinons beaucoup, enfants et adultes. C'est par le dessin que le sentiment d'amour est né pour les éléments de la nature, que ce soit les animaux, les plantes, les insectes, les arbres, et par conséquent, le désir de protection est assuré. Le dessin nécessite un rapport entre le cerveau et les mains : un réseau qui passe par le cœur. Pour un enseignement écologique complet dans les écoles, il faudrait du dessin. Goethe dit qu'il ne voyait les choses qu'en les dessinant.

Dans les essais que j'ai écrits, d'abord « Le portrait du tigre sibérien », où je pars d'une méditation sur une peinture, et « l'Appel », où je raconte une

révélation au pied d'un arbre en forêt de Fontainebleau, je contemple déjà une mission plus militante pour la nature.

« La Cascade », qui sortira cette année, un écrit beaucoup plus long, est un développement plus foisonnant de ces idées. Ici, le carnet de voyage, les différents pays que j'ai visités en famille, servent de point de départ à des formulations sur l'art visuel : comment l'art visuel peut évoluer en faveur de la nature au moment de la crise environnementale, afin de soulager et d'appeler les autres à nous rejoindre. Ce n'est pas l'unique rôle de l'art mais l'art a beaucoup de différents rôles, autant qu'il y a d'artistes dans le monde.

Voici un extrait de « La Cascade » :

Presque tous les jours je fais une promenade à travers mon village puis dans les champs ou vers la forêt, souvent à la même heure, vers 17h. Je l'appelle ma « promenade Emmanuel Kant », car ce philosophe aurait fait une promenade tous les jours exactement à la même heure, et les gens pouvaient remonter leurs montres en fonction de son passage ponctuel devant leurs maisons.

Je traverse les terres cultivées observant l'avancée des fleurs des champs au bord de ces terrains, de leur évolution de bourgeon à la fleur puis au fruit, du changement de couleurs dans leurs feuilles. Je compte sur ce moment pour me détendre et voir le bien dans une vie parfois tumultueuse, qui est à la fois la mienne et celle de la planète. Aux moments où tout peut sembler perdu ou détérioré, cette promenade me remet à l'heure de la sérénité.

Un jour, dans un ciel d'un violet-bleu foncé, je vois un oiseau se poser sur une tige sèche à la lueur du soleil. Je ressens la force de cette scène. Dans une telle apparition de beauté si infinie et si simple, je me rends compte alors du puits d'espoir qu'on peut y reconquérir. A la fois pour l'humanité et la vaste nature qui nous entoure.

Elle l'emportera sur toute dégradation.

Grâce aux avions et à l'accès si facile à des images merveilleuses de la planète, nous pouvons nous entourer de belles scènes ; au Chili, les Andes ; en Islande, les glaciers ; à Bornéo, la jungle qui nous reste... Y voyager est plus réalisable qu'il y a cinquante ans.

Mais un moment de beauté dans son propre quotidien semble particulièrement précieux. Quand il apparaît dans notre lieu familier sans qu'on s'y attende il nous donne de la force, car nous comprenons alors que cette source d'énergie nous accompagne à tout moment.

Dans le premier chapitre de ce livre, sur la France, mon pays d'adoption, je parle de la philosophie de Montaigne, comme d'une « philosophie de base » qui m'accompagne toujours, au fond de ma pensée. Montaigne était écologiste, comme tous les grands génies, comme Tagore, comme Tolstoï et tant d'autres. Il prône un esprit humble et modéré, chose qu'il faut peut-être remettre en œuvre dans nos efforts pour nous « dés-anthropocentrer » au profit de la planète.

On sait bien que rester humble n'est pas chose facile pour un être humain, et autant pour celui qui le professe. Pour le demeurer, et rester près de la terre, il faudrait être continuellement humilié par l'échec. Mais il y a une autre façon moins douloureuse : c'est de garder en tête l'immensité de la nature, sa beauté, et demeurer tout simplement subjugué. Un artiste peut encourager chez les autres cette vénération.

Dans le chapitre sur l'Afrique, un des premiers chapitres, je parle entre autres de l'importance du travail manuel. Nous pouvons arriver à une intimité très grande avec la nature par ce travail, qui peut être un travail très humble.

Dans le chapitre sur l'Indonésie, je développe l'idée du dessin en allant un pas plus loin, en voyant notre création comme une extension de la nature. Je montre comment avec l'idée d'extension de la nature notre œuvre artistique peut servir de catalyseur à la mission d'écologiste. Au moment de la crise environnementale, un lien se renouvelle joyeusement, comme à l'époque de la renaissance, entre l'art et la science. Et avec la profusion naturelle qu'on voit dans la jungle, on se demande pourquoi on choisit de rester à la maison pour créer de nouveaux mondes électroniques, à une ère où ces biotopes exigent autant notre protection.

On peut se lier à des groupes, politiques ou collectifs, mais je conclus que le vrai travail de visionnaire se fait individuellement, et par la suite avec une

communication vers le monde, ce qui renforce plus profondément un programme de sauvegarde.

Plus tard dans le chapitre sur le Mexique, je développe en même temps l'idée de l'abnégation de soi, très dur pour nous artistes contraints à établir un nom. Cela semble paradoxal, prôner à la fois le travail individuel et le travail collectif, mais je pense que c'est possible, à condition de maintenir notre juste position dans la vaste nature, de ne jamais penser qu'on est plus grand que ce qui nous entoure.

La question philosophique se trouve donc à la base de cette structure d'action écologiste, tout en pratiquant un métier d'artiste. Cette philosophie prône la douceur, vue d'abord chez Montaigne et tant d'autres, ainsi que la conciliation. C'est cette volonté de conciliation qui peut peut-être nous sauver, car elle reflète la nature. La nature est un royaume d'écosystèmes complexes d'opposés, de créations et de destructions. Si notre voie d'artiste et d'écologiste imitait un écosystème lui-même, nous pourrions nous attendre à avoir des résultats plus doux sur l'environnement. La vraie écologie est au-delà des moralismes, car elle imite l'amoralisme propre à la nature.

Voici un autre extrait de « La Cascade » :

L'oiseau-lyre est un exemple de l'émancipation des moralismes. Cette espèce phénoménale et farfelue nous apprend beaucoup. Selon ce que j'ai appris sur internet, il se met au centre de la forêt et se crée un petit piédestal en terre pour faire un concert. Il peut imiter les sons les plus divers, ceux des autres oiseaux, mais aussi des machines et des voix humaines, telle la tronçonneuse, le marteau, puis la conversation des bûcherons entre eux. En imitant ces sons, on dirait qu'il accepte la déforestation bien réelle comme une partie de son environnement. Ce n'est plus la forêt vierge au Sud de l'Australie, telle que ses ancêtres l'ont connue : il y a de nouveaux sons en plus! Sagement il sait vivre avec ces réalités, les intègre dans son art et en plus, avec humour. Il sait, cette drôle de créature, que nous ne pouvons trouver la pureté dans la vie, ce n'est que dans l'art. Pour lui, c'est le spectacle. En plus il a été filmé. La vanité n'est pas qu'humaine !

Cette créature nous montre également qu'un espace à la fois séparé et continu avec la vie sauvage est possible. Il admet notre existence, la moindre chose que nous pouvons faire, c'est de le vénérer. Il faudrait que ce soit obligatoire pour les employés de compagnies forestières d'apprendre

d'abord les curiosités de la forêt avant de passer à leur exploitation. Peut-être que l'effet des scies industrielles serait plus clément.

Je parle de ces idées dans le chapitre sur les Etats-Unis. Je vois dans notre président l'icône de l'esprit d'entente et de solidarité, vers lequel ce serait bénéfique de se diriger. Dans des conférences sur l'environnement, on observe souvent deux points de vue. Par exemple, on voit d'un côté l'écologiste, membre d'une association de sauvegarde pour le loup, qui cherche à permettre l'augmentation du nombre de loups à 1000 en France avant d'être satisfait, et le berger, qui se croit vrai écologiste, car il vit sans électricité, il se lève à 4 heures du matin, pendant que nous dormons tous tranquillement dans nos maisons bien chauffées. La bonne voie serait sûrement d'écouter les deux, pour arriver à une dépoliarisation de nos propres esprits. Je pense toujours à Atticus, l'avocat et père de famille dans « To Kill a Mockingbird » (« Ne tirez pas sur l'oiseau moqueur »). Il défend un noir innocent. Jusqu'à la fin du livre, il ne juge pas ses adversaires racistes, même quand il a perdu. Il dit à ses enfants qu'il faut toujours essayer de se mettre dans la peau de l'autre.

Arriver à cette dépoliarisation que propose Harper Lee, l'auteur, est un procédé très lent et on en est très loin aujourd'hui. J'ai souvent entendu dire que cette polarisation caractérise le monde aujourd'hui. Peut-être parce que la population mondiale, assaillie par des complexités, des pollutions de toutes sortes, ressent le besoin de rejet, de purification. Donc on a tendance à dire que c'est l'autre qu'il faut expulser, pour se purifier : les démocrates disent que ce sont les républicains, et l'inverse est vrai aussi. Pour certains, Obama est le diable, alors il faut l'écarter et on n'aura plus de problèmes. Et puis il y a des polarisations qui se créent au sein des groupes. Même des groupes écologistes, c'est là où je ressens de la tristesse, alors qu'on est sensés vraiment travailler ensemble pour une cause commune, en délaissant notre amour-propre. Et on se retrouve tous à faire ainsi. Comme si cette tentation de pouvoir et de rejet était ancrée en nous. Mais l'idéal serait d'absorber tous les contraires et les épouser, comme Atticus, comme Obama essaie vraisemblablement de le faire.

Cette vision très large est plus aisée à adopter si on est passionné par quelque chose, comme l'art, ou quelqu'un, une histoire d'amour par exemple,

ou même une vraie mission écologique, pour se débarrasser des impuretés, des petites choses. Toutes nos énergies d'impatience peuvent être canalisées dans ce qui nous passionne.

L'image de la cascade entre ici en jeu. Elle symbolise beaucoup, à la fois du négatif et du positif. Mais à la longue, elle est purificatrice. Elle évoque la démesure, le débordement, le changement ultime, la crise, dans le sens profond du terme, la révélation, où tous les mensonges sont évacués. Elle peut évoquer le cataclysme qu'on redoute maintenant avec le changement climatique. Elle peut désigner également la source d'énergie la plus légitime, non tellement de l'eau, mais de la gravité.

Je fais aussi une corrélation avec l'art visuel : Le dessin est la sobriété heureuse, l'apologie de la douceur, mais la cascade est plus spontanément reproduite avec un pinceau. (Je montre la peinture de la Cascade de Skoga, Islande.) Avec ces traces de différents types de pinceaux, on dirait des hiéroglyphes, une écriture.

Dans l'introduction, je parle d'un mouvement, comme un courant d'abord sous-jacent qui nous mène en s'accélération vers le précipice d'une cascade. Je mets en question le côté passif et quelque fois trop doux de mon travail--ou dans l'art en général--, pour avoir un impact direct sur le problème écologique. Je suis impatiente pour quelque chose de plus fort. Au-delà du pacifisme, l'écriture devient alors une forme de rébellion, comme une « cascade » en soi. Puis nous pouvons ajouter un engagement politique.

Selon un artiste que j'ai rencontré l'été dernier à Montpellier, lors d'un laboratoire entre artistes et scientifiques, le changement climatique inspire les artistes contemporains pour son côté vertigineux, comme si c'était une drogue. L'inverse se révèle dans mon travail, car le changement climatique a provoqué chez moi une remise en question du métier que j'ai choisi. Il me semble par moments une activité de luxe, pour enfants gâtés, et je ressens la nécessité d'ajouter un engagement politique à mon temps. Je décris la naissance de cette pulsion dans l'essai « L'Appel ». Ce type d'engagement, que je n'ai pas encore bien défini, s'inscrit peut-être dans la lignée des peintres de Barbizon, village près du mien, grâce auxquels l'idée de réserve naturelle est née en France. Non

tellement par leurs peintures, alors qu'à long terme c'est bien le cas, mais par leur militantisme. Sur les panneaux touristiques en forêt de Fontainebleau, on nous explique que Théodore Rousseau s'alarmait, dès 1837 du reboisement par des résineux. On enlevait les chênes pour les remplacer par des pins. Et voilà, en 1861, Napoléon a mis en réserve 1017 hectares de forêt pour des causes esthétiques. On les appelle aujourd'hui des réserves écologiques. Et il y en a beaucoup plus maintenant, mais jamais assez pour nous amoureux de la forêt.

Nous nous paniquons devant le changement climatique, et les scientifiques sont pessimistes en général, mais on a aussi la possibilité de croire en un changement bénéfique. Il convient d'y croire, car cela ne fait que catalyser le changement. Nous devrions pouvoir identifier les vieilles croyances qui nous gardent prisonniers d'un système dysfonctionnel, et exprimer une vision libératrice, en apportant une sensation d'apaisement. Les shamans des peuples de la forêt tropicale sont respectés comme des intermédiaires entre l'être humain et la nature. Il n'y a pas de raison pour que les artistes n'endossent pas ce rôle aujourd'hui, au moment où l'on a le plus besoin.

Ces propos sur l'art et l'écologie ne peuvent pas être bouclés. J'ai pensé à tort que j'allais les épuiser dans le livre « La Cascade », mais peu de temps après son achèvement, je constate que non. Ce sont des sujets qui virent vers l'infini.